

CHACHA KIM

THE BROKEN RING

Tome 1

*Traduit du coréen
par Lya Mayahi*

OML

OML, un label publié par ONO et POINTS.

TITRE ORIGINAL

이 결혼은 어차피 망하게 되어있다

[*The Broken Ring: This Marriage Will Fail Anyway*]

© CHACHA KIM. Tous droits réservés.

© 2026, ONO et POINTS, pour la traduction française.

Droits de l'édition française cédés par POPCON MEDIA
via Orange Agency Co., Ltd.

Toute reproduction totale ou partielle, sous quelque forme que ce soit,
est interdite sans l'accord préalable de l'éditeur.

Conception graphique :

Couverture : Germain Barthélémy

Autres éléments : Marc Lefebvre

Direction : Adélie Stenko

Suivi éditorial : Marine Gautier

Traduction française : Lya Mayahi

ISBN 978-2-488061-17-9

AVERTISSEMENT

Le premier tome de The Broken Ring aborde des thèmes qui peuvent heurter la sensibilité de certain·e·s lecteur·rice·s. Dans un souci de transparence et de respect, nous souhaitons vous informer que cette œuvre contient des éléments susceptibles de déclencher des réactions émotionnelles fortes.

Thèmes abordés dans ce volume :

- **Automutilation** : cette histoire évoque des comportements autodestructeurs dans le passé de la protagoniste, notamment par l'automutilation, en réaction à son contexte familial. Ces passages ne sont pas décrits explicitement.
- **Fausse couche** : plusieurs fausses couches sont abordées dans le roman.
- **Infanticide** : ce récit évoque un événement traumatique, dans lequel un personnage est contraint de mettre lui-même fin aux jours de son nouveau-né.
- **Perte d'un être cher** : le récit aborde le deuil et la perte d'un proche.
- **Sexisme** : le récit contient des propos reposant sur des stéréotypes et la notion de rôle de genre, liés aux préjugés de certains personnages et aux mœurs de la société qu'il décrit.
- **Suicide et pensées suicidaires** : cette histoire évoque des pensées suicidaires et comporte des passages liés au suicide.
- **Troubles du comportement alimentaire (TCA)** : le roman aborde les troubles de l'alimentation passés de la protagoniste, sous l'influence encore nocive de sa famille (anorexie, boulimie).

- **Viol** : certaines scènes impliquent des rapports non consentis. Ces passages ne sont pas décrits explicitement et ne sont en aucun cas banalisés.
- **Violence et maltraitance** : l'histoire met en scène des formes de violence physique, verbale et psychologique, notamment dans le cadre conjugal et familial.

Nous encourageons chaque lecteur·rice à faire preuve de vigilance et à s'écouter dans son parcours de lecture. Si ces sujets sont sensibles pour vous, prenez le temps d'évaluer si cette lecture vous convient.

CHAPITRE 1



— MESSIRE ESCALANTE !

Cárcel s’apprêtait à contourner l’angle du corridor quand une femme cria son nom dans son dos. Il s’arrêta à contrecœur tandis que la voix se rapprochait, accompagnée de pas précipités.

— Pardonnez-moi, mais pourriez-vous nous prêter main-forte ? Madame la comtesse a soudainement été prise de vertiges. Nous ignorons quoi faire... et ne saurions l’aider à la seule force de nos bras.

Désireux d’écourter ces fausses excuses, Cárcel renfila les gants qu’il venait tout juste de retirer. Un éclair de lassitude traversa ses traits, aussitôt remplacé par une expression secourable lorsqu’il pivota vers le groupe de nobles dames.

Parmi elles se trouvait celle qui l’avait hélé. La demoiselle le dévisagea un instant, enchantée par la vision qui s’offrait à ses yeux. Ses prunelles étaient emplies du même émerveillement que celui que Cárcel provoquait chez nombre de femmes de la cour impériale d’Ortega, ou d’aristocrates d’âge moyen tout en bedaine à la recherche d’un jouet.

Cárcel s’était lassé des premières ; quant aux seconds, ils lui répugnaient. Hélas, il n’y pouvait rien. Il était d’une beauté à couper le souffle. En tant que fils de la plus illustre famille d’Ortega et l’homme le plus séduisant de Mendoza, il était naturel qu’il attire l’attention...

— Madame ?

Parfois, son physique laissait coi. *Si seulement je pouvais éborgner ces vieux pervers pour m'épargner leurs regards lubriques...* songea Cárcel. *Je n'aurais plus à me plaindre.*

L'officier de la Marine, d'ordinaire impassible – comme il convenait à ses fonctions –, adopta un sourire franc. La ligne sévère de ses lèvres s'adoucit. Son interlocutrice continuait de le fixer, envoûtée. Après un temps de latence, elle parut se rappeler sa mission et secoua la tête pour se remettre les idées en place.

— Ah ! Je disais donc... Voilà des heures que nous attendons la venue d'un gentilhomme capable de nous prêter main-forte. Vous tombez à point nommé, messire !

Cárcel détourna les yeux de cette femme d'apparence quelconque pour les poser sur une autre, adossée au mur, haletante. Il ne la reconnut pas, même si son visage ne lui était pas tout à fait inconnu.

Les deux dames qui encadraient la souffrante entreprirent de jouer la comédie ostensiblement en massant ses paumes et en l'éventant de manière exagérée. Le tout en l'assillant de questions, assez fort pour que Cárcel les entende :

— Miséricorde ! Pouvez-vous respirer, madame ? Vous sentez-vous capable de marcher ?

Il était temps qu'elles s'en inquiètent ! S'il s'était agi d'une urgence, l'une d'elles se serait précipitée dans la salle de banquet sitôt la comtesse évanouie. Or, elles étaient restées plantées là...

— En effet, vous m'avez l'air mal en point, commenta Cárcel en inclinant la tête.

Elle lui semblait en parfaite santé. En réalité, ces dames n'attendaient pas qu'un gentilhomme la raccompagne à son carrosse ou à sa chambre. Elles devaient s'être renseignées sur les habitudes de Cárcel, sur l'heure à laquelle il s'éclipsait et sur le chemin qu'il empruntait.

C'était pour lui qu'elles avaient fait le pied de grue.

L'officier s'approcha de la comtesse, qui se laissa glisser le long du mur de façon théâtrale. Il se souvint que le mari de celle-ci, le comte Portillo, était mort un an plus tôt.

Il avait devant lui une jeune veuve libre d'esprit : la partenaire idéale

pour une partie de jambes en l'air sans attaches. Toutefois, il aurait été imprudent de faire le premier pas.

— Vous sentez-vous en mesure de vous relever seule ? s'enquit Cárcel avec déférence.

Les joues de la comtesse, généreusement poudrées de blanc pour servir sa mascarade, s'empourprèrent.

— J'ai bien peur que non...

— Dans ce cas, puis-je vous aider ?

Elle ignore la main que Cárcel lui tendait pour se jeter dans ses bras. Il enlaça docilement son corps délicat. Il la trouvait un peu trop entreprenante à son goût, mais le banquet était d'un ennui... Et après tout, il ne faisait pas la fine bouche face à ce genre d'avances.

— Permettez-moi de vous raccompagner à votre carrosse.

La comtesse détourna les yeux, craignant que ses efforts n'aient été vains et que Cárcel ne se contente de la conduire à son cabriolet.

Au même instant, dans un élan d'amitié ou de loyauté, l'une des dames ayant feint de lui porter assistance intervint :

— Nul besoin, messire. Madame la comtesse a été prise de vertiges. Un peu de repos devrait suffire à la remettre d'aplomb. La demeure des Portillo se situe dans la banlieue de Mendoza, bien trop loin d'ici...

— Dans ce cas, je vais l'emmener au calme, l'interrompit Cárcel, lui épargnant ainsi la peine d'inventer un prétexte pour les faire se retrouver seuls dans une pièce.

L'aile sud du palais comptait quelques salons propices à l'isolement ainsi qu'aux rencontres illicites. Des liaisons auxquelles s'adonnaient pléthore d'hommes et de femmes de la cour, au nombre desquels figurait déjà Cárcel, et bientôt la jeune veuve.

Lorsque l'officier la souleva pour se diriger vers le deuxième étage, aucune de ses complices ne leur emboîta le pas. *Si elles étaient plus malignes, elles auraient au moins fait mine de nous suivre jusqu'à l'escalier.* La mort du comte était encore récente, et ni la comtesse ni ses amies ne semblaient très versées dans ce jeu-là.

Cárcel se retint de leur prodiguer des conseils. Il ne comptait pas renouveler l'expérience avec la veuve. En outre, il aurait été hypocrite

de sa part de préconiser la prudence. Et puis, personne ne risquait de les surprendre, là où ils se rendaient.

Quand les voix se furent estompées en un murmure imperceptible, la comtesse chuchota, hésitante :

— J'ignore comment vous remercier pour votre aide, messire.

— Secourir les plus faibles relève du devoir d'un officier d'Ortega, récita Cárcel. Ne vous inquiétez pas pour ça.

Malgré son train de vie luxueux et son absence de considération pour autrui – pas même pour ses semblables, encore moins pour les plus démunis –, la jeune veuve excellait dans le rôle de la demoiselle en détresse quand la situation le commandait.

Elle leva des yeux emplis d'adoration vers Cárcel.

— Je suis rassurée de savoir qu'un officier si remarquable défend les eaux d'Ortega.

Sa voix débordait de sincérité, même s'il ne s'agissait que d'une aventure d'un soir.

Cárcel Escalante de Esposa. Sans son nom, il serait mort sous la lame d'un mari cocu depuis longtemps. L'association de son physique ravageur et de son uniforme d'un blanc immaculé semblait séduire toute la noblesse, au point qu'on se jetait corps et âme à ses pieds.

Fascinée, la comtesse en oublia ses simulacres et se hâta de lui recracher tout ce qu'elle avait mémorisé dans l'espoir de l'impressionner.

— J'avoue avoir été étonnée en apprenant que l'héritier de la famille Escalante suivait les pas des générations qui l'ont précédé. Vous risquez votre vie sur la mer Nuñera, théâtre régulier de batailles marines. Votre grand-père, l'honoré amiral Calderón, a rétabli la paix en triomphant des Talaïens. Mais les pirates de Tala sévissent encore sur ces eaux...

Décidément, la comtesse a potassé.

— Ma famille appartient aux *Grandes de Ortega*, expliqua machinalement le jeune officier. Mon grand-père m'a appris que cet honneur suprême implique de lourdes responsabilités.

La respiration de la comtesse Portillo se fit plus saccadée face à ce spécimen parfait. Submergée de désir, elle s'extirpa de ses bras pour se plaquer contre lui, manquant le faire tomber.

— Madame Portillo, commença Cárcel avec prudence, pas ici...

— Si, ça ira très bien, souffla-t-elle.

— Ne restons pas dans le couloir, insista-t-il en esquivant ses lèvres affamées pour la pousser vers la porte la plus proche.

Elle n'a plus du tout l'air souffrante.

— Non, il fait trop noir à l'intérieur...

— Et ? s'enquit Cárcel entre deux baisers voraces.

— Je veux voir votre uniforme...

Cela relevait de l'obsession. La comtesse baissa sa robe jusqu'aux hanches, et Cárcel ravala un soupir. Un instant, un éclair de culpabilité aux accents narcissiques le fit hésiter – mais cela ne dura pas. Les seins dénudés de sa partenaire frissonnaient dans la pénombre.

En tant qu'héritier du duc Escalante, Cárcel comptait parmi les hommes les plus puissants du continent. Sa famille faisait partie des *Grandes de Ortega*, les dix-sept clans ayant obtenu leur titre de la Couronne de l'Empire. À cela s'ajoutait sa beauté envoûtante qui lui valait à la fois la jalousie et l'affection de ses pairs.

En dépit de sa franchise et de ses airs taciturnes, il était entouré de soupirantes. À ses quinze ans, il fréquentait des dames déjà majeures. À ses dix-sept ans, quand il avait rejoint l'Académie des cadets de la Marine, ses admiratrices le suivaient où qu'il aille. Certaines femmes semblaient même prêtes à se déshabiller au milieu d'un couloir... Puis, à ses vingt ans, lorsqu'il s'était engagé, il s'était mis à fréquenter des femmes plus mûres, qu'il trouvait moins collantes.

À vingt-trois ans, il se sentait le roi du monde.

Cárcel glissa ses bras autour de la taille de la comtesse et la plaqua contre le mur sans rompre leur étreinte. Elle embrassait mal, mais son enthousiasme palliait sa technique. Elle méritait une récompense. En temps normal, il n'aurait jamais accepté de faire quelque chose de si dangereux à ciel ouvert, mais sa partenaire n'en avait cure...

Je vais faire une exception pour cette fois, songea Cárcel en empoignant ses seins tandis qu'il faisait courir ses lèvres le long de son cou.

Le visage de son amante se tordit d'extase. D'une main, elle releva ses jupes jusqu'à sa taille, et de l'autre elle reboutonna l'uniforme de Cárcel

pour l'empêcher de le retirer, ce qui n'était pas pour déplaire au jeune homme qui s'épargnerait ainsi l'ennui de devoir se rhabiller une fois leur affaire terminée. L'uniforme offrait quelques avantages dont il ne se privait pas de profiter.

Les bavardages se poursuivaient, mais Cárcel ne les écoutait que d'une oreille distraite, focalisé sur la silhouette en train de se tortiller. Il marmonnait quelques mots creux en réponse, par intervalles, qu'il oubliait l'instant d'après.

Il s'aperçut vaguement que la comtesse tournait en boucle...

Je ne me suis pas engagé dans la Marine pour ça... pensa Cárcel. *Pourquoi, alors ?*

Un visage lui vint à l'esprit tandis qu'il s'interrogeait sur ses motivations.

— Votre fiancée ne vous mérite pas, messire. Elle manque cruellement de charme... souffla la comtesse entre deux gémissements. Je ne dénigre pas sa lignée, bien sûr. La réputation des Valeztana n'est plus à faire.

Inés Valeztana de Pérez. L'évocation de sa promesse suffit à agacer Cárcel. Son excitation s'évapora en même temps qu'une ride se creusait sur son front.

— Même son caractère ne compense pas ses traits austères. Elle ne dégage ni douceur ni tendresse...

Il fixa le mur quelques secondes, puis détourna son visage afin d'esquiver les lèvres de la comtesse.

— Comment peut-elle résister à vos atours ? Elle aurait sa place au couvent... insista celle-ci, avant de s'interrompre brusquement.

Cárcel suivit son regard.

À quelques pas de là, Inés Valeztana les observait d'un air sévère et désintéressé, digne d'une nonne. Elle et Cárcel étaient fiancés depuis dix-sept ans déjà, mais pour la première fois elle le surprenait dans les bras d'une autre femme.

★ ★ ★

Les averses s'étaient calmées.

D'ordinaire, San Talaria fourmillait de passants soucieux d'exhiber leur fortune. Ce jour-là, l'avenue principale de Mendoza, la capitale,

était déserte, sans doute en raison de la météo. L'humidité ambiante imprégnait les vêtements.

Seules quelques voitures des autorités en mission officielle, une poignée de véhicules privés et d'autres charrettes chargées de bagages circulaient prudemment. De temps à autre, la calèche de Cárcel chancelait à la manière d'un ivrogne dans les nids-de-poule jalonnant la chaussée.

Il jura entre ses dents lorsque la roue s'enfonça une fois de plus dans une flaque d'eau avant de heurter un pavé. *Ces cahotements incessants me servent de punition*, se dit-il.

Tout en maudissant l'incompétence de son cocher, il se remémora les événements de cette nuit-là. Adossé contre le dossier de la banquette capitonnée, il tapota machinalement la place à côté de lui. Ses mèches blondes s'écartèrent de son front à la faveur d'un soupir tandis qu'il remontait le fil de sa conversation avec la comtesse.

« Ses atours seraient plus appropriés dans un couvent qu'à un banquet impérial... Qui pourrait s'imaginer qu'elle est la fille des Valeztana ? Elle entache le prestige de sa famille. »

Un œil observateur n'aurait pas manqué de remarquer que la tenue d'Inés, toute sobre qu'elle fut, valait davantage que le collier de la jeune veuve. Le duc ne ratait jamais une occasion de gâter sa fille unique.

« En outre, elle fait montre d'une telle arrogance vis-à-vis des autres señoritas... Si vous l'aviez vue ! »

Il était vrai qu'Inés n'était pas réputée pour sa modestie ni sa capacité à se lier d'amitié.

Dire qu'elle a tout entendu...

Cárcel se sentait rongé de culpabilité en songeant que non seulement sa fiancée l'avait attrapé dans les bras de son amante, mais qu'en plus elle avait surpris les propos qu'ils avaient tenus à son sujet. Cela dit, cette femme perfide méritait-elle qu'il se flagelle de la sorte ?

À travers ses paupières plissées, il fusilla du regard la banquette vide en face de lui. Pour une raison inconnue, il était incapable de se rappeler l'expression d'Inés lorsqu'elle l'avait vu. Ses souvenirs étaient flous. Or, si Cárcel était bien du genre à chasser de son esprit les plus mauvais, cet

événement-là aurait dû être trop insignifiant à ses yeux pour qu'il se donne la peine d'en occulter les détails...

— Nous sommes arrivés, capitaine, annonça le cocher en interrompant ses pensées.

Cárcel secoua la tête et s'extirpa de la calèche. La résidence des Valeztana se dressait devant lui. Il s'agissait d'une réplique en miniature du manoir familial situé dans la région de Pérez, gouvernée par le duc. Perchée sur les hauteurs de Mendoza, tel un château dominant ses terres, la demeure offrait à ses invités une vue imprenable sur le sud de l'avenue San Talaria. Cárcel s'en détournait, le visage fermé. Son père l'avait qualifiée d'indécence.

Chaque fois qu'il y mettait les pieds, le jeune officier avait la gorge nouée à l'idée de jouer les fiancés dévoués au bras d'Inés Valeztana. Songer aux prochaines heures qu'il devrait passer en sa compagnie et au futur à ses côtés l'angoissait.

— Mlle Valeztana vous attend au salon.

À ces mots, Cárcel déglutit.

En dépit de ses nombreuses liaisons amoureuses et des usages de la haute société de Mendoza – où l'infidélité, loin d'être un crime, était monnaie courante –, il avait toujours pensé que ses incartades devraient cesser après ses noces. Il tenait donc à s'amuser tant qu'il le pouvait afin de ne pas avoir de regrets plus tard. Ces femmes feraient bientôt partie du passé, mais les souvenirs de ses aventures l'aideraient à supporter la chasteté de sa vie conjugale à venir.

Paradoxalement, ses principes le rendaient impatient de se marier autant qu'ils le faisaient redouter ce qui constituerait sa prison.

S'il s'estimait en droit, tant qu'ils n'avaient pas prononcé leurs vœux, de fréquenter d'autres femmes que la fiancée qu'on lui avait imposée quand il était enfant, leur future union serait bénie par l'archevêque de Mendoza et rien ne saurait justifier que Cárcel la détruise.

Ces six dernières années, il avait rejoint l'Académie militaire, puis s'était enrôlé dans la Marine afin de repousser l'échéance. Mais chaque jour le rapprochait un peu plus de l'inévitable. Bientôt, Inés et lui s'inclineraient aux pieds du saint homme.

Lorsqu'il songeait à la fillette de six ans qui l'avait condamné à être son mari, Cárcel éprouvait une colère indescriptible. Pourtant, dans le même temps, il savait qu'il se dévouerait farouchement à la jeune femme de vingt-trois ans qui allait devenir son épouse.

— Entrez, messire Escalante, l'accueillit l'intéressée d'une voix plate.

— Inés...

Cárcel esquissa un salut et déposa un baiser sur le dos de la main qu'elle lui tendait avec grâce. La culpabilité continuait de lui tordre le ventre. À cela s'ajoutait de l'embarras : jamais elle n'aurait dû le surprendre dans une telle posture.

Lorsqu'il releva la tête, ses yeux détaillèrent sa silhouette familière, tirée à quatre épingles. La robe était boutonnée jusqu'au col, les cheveux noirs tirés en arrière dégageaient un visage ni laid ni séduisant. Somme toute peu mémorable. Cárcel se rappela enfin l'expression d'Inés, cette nuit-là. Malgré la situation, son regard était demeuré indifférent, comme maintenant. À croire qu'elle n'était capable ni de rire ni de pleurer. Elle restait parfaitement impassible.

— Je suppose que vous vouliez vous entretenir avec moi, dit-elle.

— Comme hier, comme il y a quatre jours, deux semaines de cela et à chaque fois que j'ai demandé à vous voir, répliqua Cárcel.

— Il était inutile que vous braviez la pluie pour mon compte.

Sa remarque polie cachait une indifférence à peine voilée. C'était la première fois qu'elle l'ignorait ainsi. Et quoi de plus normal, après la scène à laquelle elle avait assisté ?

Cárcel se fendit d'une grimace. Agacé, il laissa tomber le vouvoiement.

— Je sais ce que tu te dis...

Enfants, les deux camarades de jeu s'étaient tutoyés. Mais un beau jour, Inés s'était lassée de leurs activités et de sa compagnie. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle l'avait condamné à une existence ennuyeuse, à la place de son cousin.

Désireux d'étouffer sa culpabilité, Cárcel se focalisa sur l'énervement qui l'avait envahi. À cause d'elle, il devrait vivre comme un moine jusqu'à son dernier souffle. Jamais il n'avait voulu l'épouser.

— Je ne suis pas sûre de comprendre, messire Escalante.

— Tu sais très bien de quoi je...

— Pas du tout, l'interrompt Inés d'une voix servile.

Une femme obéissante ne lui aurait pas coupé la parole. Soumise, Inés ne l'avait jamais été avec lui. Au contraire, elle avait chamboulé sa vie d'un simple mouvement de l'index.

— Inés...

— Ni vous ni moi ne tenons à discuter de cet incident. Êtes-vous obligé d'insister ?

Malheureusement, Inés Valezteni avait le béguin pour Cárcel.

Pour quelle autre raison se serait-elle opposée à la volonté de la famille impériale en renonçant au titre qui lui était promis depuis sa naissance ? Toutes ces années, on lui avait laissé la chance de changer d'avis, mais elle s'était obstinée à choisir Cárcel. Elle l'avait attendu parce qu'elle l'aimait, et ses sentiments n'avaient jamais varié en dix-sept ans.

Son dévouement asphyxiait Cárcel, qui n'éprouvait rien pour elle. Hélas, il n'avait pas son mot à dire, ce qui le frustrait plus que la garde-robe quelconque de la jeune femme ou son apparente indifférence. Il n'avait rien à lui donner en retour. Tout au mieux pouvait-il s'efforcer de rester discret dans ses relations afin de lui épargner un chagrin d'amour. Ce à quoi il avait échoué... Et ses remords s'intensifiaient à mesure que les jours passaient.

— Je peux t'expliquer, tenta Cárcel.

En vérité, il lui suffisait d'inventer une excuse. Après tout, Inés avait grandi isolée dans sa tour d'ivoire, ignorante des mœurs du monde qui l'entourait. Cárcel aurait préféré qu'elle le reste jusqu'au mariage. Elle n'était pas tout à fait naïve, mais...

— Inutile, répondit Inés dans un haussement d'épaules. Je vous ai vus, mais peu m'importe.

— C'est tout ce que ça te fait ? s'étonna Cárcel avec un reniflement amusé.

— Messire Escalante.

— Tu es en droit de t'énerver contre moi, Inés.

— Mais je ne suis pas en colère.

En effet, chose rare chez elle, elle souriait. Cárcel n'en revenait pas.

— Un peu, tout de même...

— Puisque je vous dis que non.

— Cela fait deux semaines que tu refuses de me voir.

— À cause de la pluie. Je ne voulais pas vous faire entrer chez moi trempé, expliqua-t-elle.

Et Cárcel perçut la sincérité dans ses paroles. Inés laissa échapper un soupir las.

— Cette discussion me fatigue. Ni vous ni moi ne sommes très loquaces. Dois-je vous rappeler qu'elle n'était pas la première, et certainement pas la dernière ?

Cárcel se tut.

— Vous pensiez que je l'ignorais ? demanda Inés.

Sa voix calme le ramena à leur enfance, lorsqu'ils jouaient ensemble sans pour autant s'entendre.

Inés n'était pas tombée de la dernière pluie. Il plissa les paupières.

— Pourtant, tu n'es pas fâchée ?

— Pourquoi le serais-je ? Libre à vous de fréquenter qui vous voulez.

— Nous sommes fiancés, Inés. Nous allons bientôt nous marier.

Cárcel réalisa aussitôt qu'il plaidait contre ses propres intérêts. Exaspéré, il se passa une main dans les cheveux. Au lieu de relever ses contradictions, Inés parla d'une voix calme :

— Nos fiançailles ne doivent pas entraver votre liberté. Nous ne sommes pas encore mariés. Donc, faites ce qu'il vous chante sans vous soucier de moi. Vous ne me devez aucune explication.

— Ta *mansuétude* me sidère ! s'exclama Cárcel d'un ton sarcastique. Inés, c'est ridicule. Tu...

Mais elle l'interrompit de nouveau.

— Il ne s'agit pas de mansuétude, articula-t-elle en plantant ses yeux émeraude dans les siens.

Une brise humide s'engouffra par la fenêtre et fit onduler ses longues mèches noires, tandis qu'elle entrouvrait lentement les lèvres :

— Le fait est que tu ne m'intéresses pas, Escalante.

À ces mots, le jeune homme de vingt-trois ans comprit qu'il s'était trompé sur toute la ligne.

CHAPITRE 2



Dix-sept ans plus tôt

LEUR RELATION N'AVAIT PAS DÉBUTÉ D'UN TRÈS BON PIED.

Quand, du haut de ses six ans, Cárcel Escalante avait promis de passer le restant de ses jours aux côtés d'Inés Valezteni, il n'avait qu'une idée vague de ce à quoi il s'engageait.

Alors que leur banquet de fiançailles touchait à sa fin, il avait interrogé quelques convives.

— Combien de temps durera le restant de mes jours ?

En guise de réponse, les adultes qui l'entouraient s'étaient contentés de lui adresser un sourire gêné. Quand il avait posé sa question à la duchesse Valezteni, son époux l'avait interrompue en invitant Inés à parler à sa place.

— Tu l'ignores ? demanda la fillette, les paupières baissées.

Cárcel fronça les sourcils, sentant l'agacement le gagner. Tous les deux faisaient la même taille. Pourtant, nul doute qu'elle le regardait de haut. Cárcel savait reconnaître le dédain.

Inés renifla avec mépris.

— Manifestement, tu n'as aucune idée de ce que ça signifie.

— Bien sûr que si ! se défendit Cárcel.

— En ce cas, je t'écoute.

— Ça se compte... en années, bredouilla le garçon.

— Combien ?

— Plusieurs...

— Suis-je obligée de converser avec lui ? grommela Inés en se tournant vers ses parents.

Le duc se pencha jusqu'à se mettre à sa hauteur et lui adressa un sourire conciliant.

— Ton intelligence surpasse celle des autres enfants de ton âge. Il est naturel que tu en ressenties de la frustration. Mais il est nécessaire que tu t'entraînes à discuter avec eux sans leur laisser voir ta supériorité et les faire se sentir méprisés.

Cárcel n'en croyait pas ses oreilles. *Il sous-entend que je suis inférieur à sa fille ? Il me pense stupide ?* Ses yeux oscillaient entre le duc et Inés. Ni l'un ni l'autre ne semblaient s'intéresser à lui. Cárcel s'estimait intelligent pour un enfant de six ans. D'ailleurs, ses précepteurs ainsi que les adultes de la famille n'étaient-ils pas du même avis ? Ils le complimentaient à longueur de journée.

Le garçon lança un regard courroucé au duc. Contrairement à l'air rigide de sa fille, le visage de ce dernier rayonnait de fierté et d'affection pour Inés.

— Je n'ai pas besoin d'amis, reprit Inés. D'ailleurs, Escalante n'en est pas un. Il est mon fiancé.

Son ton suggérait qu'il méritait encore moins son attention.

Malgré son jeune âge, Cárcel avait conscience que cela comptait davantage qu'un ami. Après tout, Inés pouvait se faire de nombreux amis, mais elle n'aurait jamais qu'un seul fiancé. Bien qu'ils aient déjà échoué à se lier d'amitié, le garçon n'ignorait pas l'importance qu'il revêtait pour elle.

Elle se croit plus intelligente que moi, mais elle ne sait même pas cela ?

— Oui, Cárcel est ton fiancé. Alors, sois plus gentille avec lui, et plus patiente, l'exhorta le duc. Comme le sont les petites filles...

— Père, j'en suis une malgré mon tempérament, déclara Inés, avant de se tourner subitement vers Cárcel pour le surprendre en train de la dévisager.

Le garçon sursauta.

Elle portait une robe noire, plus appropriée pour des funérailles que pour un banquet célébrant ses propres fiançailles. Sa contenance lui conférait un air sévère. Elle renvoyait l'image d'une adulte agacée par les enfants. Non, Inés Valeztana ne se comportait pas comme les fillettes de son âge. Pour cette raison, peut-être, Cárcel ressentait de l'aversion à son égard. Elle le mettait mal à l'aise.

— Écoute-moi, Escalante.

Ça lui arracherait la bouche de m'appeler par mon prénom ? se demanda Cárcel. *Pour qui se prend-elle ? Dire que je vais devoir l'épouser...*

— Seuls les morts connaissent le temps qu'a duré leur vie, déclara-t-elle.

— Alors... comment pourraient-ils répondre à ma question ?

— Ni eux ni aucun vivant ne le pourra jamais.

— Mais comment les défunts le savent-ils ? s'enquit Cárcel.

— Parce qu'ils sont déjà six pieds sous terre, expliqua Inés avec certitude.

Le garçon se tortilla. L'évocation de la mort, un concept qu'il n'avait appréhendé que quatre mois plus tôt, le gênait. La tenue d'Inés qui lui rappelait les robes de la faucheuse n'arrangeait rien. Il jeta un regard autour de lui, désireux d'échapper à cette conversation, mais les époux Valeztana s'étaient éloignés. Cárcel décida de changer de sujet.

— Ainsi, tu ignores toi aussi combien de temps durera le restant de tes jours.

— Évidemment, puisque je ne suis pas encore décédée.

La stratégie du garçon avait échoué.

— Pourquoi faut-il mourir pour le savoir ?

— Car le restant de tes jours s'achève à ce moment-là.

Cárcel n'avait pas la moindre idée ce qu'il devait répondre.

— Il suffit d'additionner le nombre d'années jusqu'à sa mort pour calculer sa durée de vie, poursuivit Inés.

— Notre existence se finit... au moment de la mort ?

— Bien sûr. Pensais-tu qu'elle continuait à tout jamais ?

Hourra ! Cárcel était heureux d'apprendre qu'il y aurait une fin à leur mariage, même s'il regrettait ce que cela impliquait.

— Pourquoi la vie dure-t-elle jusqu'à la mort ? interrogea-t-il encore.

— C'est ainsi.

Alors que Cárcel ouvrait la bouche pour parler, Inés l'interrompit :

— Ne me demande pas quand cela arrivera, s'il te plaît.

Malgré l'avertissement, il posa la question.

Avec un soupir, la fillette porta la main à son front en secouant la tête. Exactement comme la duchesse Escalante lorsqu'elle s'inquiétait pour son fils. La ressemblance fit tressaillir Cárcel.

— Quand vais-je mourir ? répéta-t-il en sentant l'angoisse le gagner. Et de quoi ?

— Tu me prends pour un devin ? Personne ne sait quand ni comment.

— La jambe de mon grand-père s'est infectée à cause d'une balle qu'il a reçue en mer. La mienne aussi va finir rongée par la gangrène ?

— Si tu veux marcher sur ses pas, fais-toi tirer dessus. Cela dit, rien ne t'y oblige. Tu peux rendre l'âme de plein d'autres façons. De maladie, de faim, d'alcoolisme, d'un coup dans la tête, d'une blessure dans le ventre ou d'un couteau dans le cœur...

Le joli visage de Cárcel devint blême.

— Il existe tant de manières de mourir ?

Inés soupira à nouveau.

— Il te suffit d'être prudent.

— Y échapperai-je si je fais attention ?

— Oh que non.

— Alors je finirai entre quatre planches, quoi que je fasse ?

— Eh oui. Peut-être même demain.

Une grimace crispa les traits du garçon en même temps que ses yeux bleus se remplissaient de larmes. Inés le jaugea d'un air consterné.

— On va m'amputer ma jambe, à moi aussi ?

— Ton grand-père a vécu dix années de plus après qu'on lui a retiré la sienne.

— Je devrais donc rester avec toi jusqu'à ce qu'on m'en coupe une ?

— Puisque je te dis que non, s'agaça Inés. Un membre en moins n'est pas un prérequis à la mort. Cela étant, il n'est pas impossible que tu te blesses et que la plaie s'infecte, auquel cas l'amputation s'avérera nécessaire...

— Je le savais ! sanglota Cárcel. À moins qu'on m'estropie, je resterai marié avec toi !

Son cri résonna dans la salle de réception, attirant tous les regards sur lui. Ses cheveux blonds scintillaient à la lumière des chandeliers. Des larmes s'écoulaient sur ses joues de porcelaine. Le garçon à la figure de chérubin resplendissait dans sa chemise blanche, sa cravate pourpre, sa veste beige et son manteau couleur noisette. À l'inverse, Inés paraissait terne. Habillée en noir de la tête aux pieds, elle observait son fiancé d'un air impassible et demeurait insensible à ses lamentations.

On aurait dit deux opposés.

— Crois-tu que notre engagement se limite au mariage ? Nous devons faire des enfants ensemble, siffla Inés entre ses dents.

— Non ! Pas question ! couina Cárcel.

— En ce cas, sèche tes larmes. Si tu continues de pleurer, tu n'auras d'autre choix que d'avoir un bébé avec moi. Or ce n'est pas ce que tu veux. Tu me détestes, n'est-ce pas ?

Cárcel hocha lentement la tête. Inés tendit une main réticente pour essuyer son visage. Soulagés de la voir témoigner de l'affection à l'égard du garçon, les adultes détournèrent le regard. Ce ne fut qu'après s'être assurée qu'on ne les observait plus qu'Inés s'écarta de Cárcel. Ce dernier se figura que la mort s'éloignait avec elle.

— Escalante, reprit Inés en chuchotant. En vérité, il existe peut-être un moyen d'y couper court.

— À quoi ?

L'espace d'une seconde, un sourire entendu étira les lèvres de la fillette.

— À notre mariage, dit-elle.

Cárcel la regarda sans comprendre. Inés marmonna quelques mots inintelligibles à mi-voix. Son agacement n'échappa pas au garçon.

Au même moment, l'impératrice Cayetana – sœur du duc Escalante et tante de Cárcel – leva son verre pour porter un toast.

— Trinquons aux futures épousailles de Cárcel Escalante de Esposa et Inés Valeztana de Pérez. Gageons que ce joli couple renforcera l'alliance entre nos maisons.

— Bravo ! scanda l'assistance.

— Puissent ces deux tourtereaux se chérir pour le restant de leurs jours, pour le meilleur et pour le pire. Puissent-ils servir leurs familles respectives de leur mieux. Inés Valeztana, en tant que maîtresse du manoir Escalante, et Cárcel Escalante comme gendre des Valeztana. Leur union sera source d'une joie immense pour la Couronne...

« Pour le restant de leurs jours... » Les sinistres paroles résonnèrent aux oreilles de Cárcel à la manière d'une malédiction. *À jamais. Jusqu'à ce que la mort les sépare.* Quoi qu'elle dise, il était inextricablement lié à cette fillette malpolie, arrogante et quelconque. Le sort en était jeté.

En ce jour funeste, Cárcel fut condamné à une vie aux côtés d'Inés.

★ ★ ★

— Je ne comprends toujours pas.

Du haut de ses dix ans, le prince Oscar toisait Cárcel d'un air irrité, rencogné dans son siège. Ses jambes résolument croisées devant lui étaient bien plus longues que celles de son cousin de six ans.

— Pourquoi toi ? l'interrogea le jeune héritier.

Cárcel demeura silencieux. À quoi bon lui répondre ? En outre, ses parents l'avaient mis en garde à leur arrivée au palais. Ce garçon deviendrait son souverain, plus tard. Il en allait de sa responsabilité de servir ce cousin immature pour le restant de ses jours, comme son père le faisait pour Sa Majesté l'empereur.

Mais le restant de ses jours ne prendrait fin qu'à sa mort. C'en était trop ! Comme si son mariage avec Inés ne suffisait pas ! Voilà maintenant qu'il devait exécuter le moindre désir d'Oscar jusqu'à son dernier souffle...

— Cárcel Escalante de Esposa, reprit celui-ci en dressant le menton.

Il n'avait que quelques années de plus que Cárcel, mais s'évertuait à jouer les adultes devant lui. Hélas, son attitude hautaine avait l'effet inverse. Il n'en paraissait que plus puéril.

— Oui ? s'enquit Cárcel.

— Tu m'écoutes quand je te parle ?

— J'ignore pourquoi elle m'a choisi.

— Et qu'attendais-tu pour me le dire ?

Cárcel étouffa un soupir. Il était persuadé qu'à force de chercher la petite bête, son cousin se mettrait ses sujets à dos, à l'avenir.

— Tu te crois tout permis grâce à ton joli minois ? insista Oscar.

— Je vous ai répondu, se défendit Cárcel en refermant son livre.

— Voilà ton problème, déclara le prince en passant la main dans ses cheveux roux d'un air irrité. Si tu ne sais pas, renseigne-toi ! Comptes-tu bafouiller des « je l'ignore » plus tard, lorsque ton souverain t'interrogera ?

— Non.

Dire qu'il devrait continuer de supporter son cousin toute sa vie. Le garçon se remémora les paroles de l'impératrice Cayetana, la mère d'Oscar. Elle lui avait assuré que quand il serait grand, il aurait la liberté de faire ce qu'il voudrait, à condition de travailler dur dans ses études.

Quel grossier mensonge de la part de Sa Majesté !

Une fois qu'il aurait atteint l'âge adulte, Cárcel devrait prendre pour épouse la froide Inés Valezteni et, par la même occasion, succéder au duc Escalante. Une responsabilité qui lui avait incombé dès lors qu'il s'était fiancé à Inés. En tant que futur gendre des Valezteni, Cárcel n'avait plus l'espoir de céder le titre d'héritier du duché paternel à son frère nouveau-né, Miguel.

Qui plus est, pour la première fois depuis un siècle et demi, un Escalante allait accéder au trône. Oscar était de fait au centre de l'attention de toute la famille, et on obligeait désormais Cárcel à passer plus de temps avec son cousin ainsi qu'avec sa pénible fiancée.

— Tu as dû faire quelque chose à la *señorita* Valezteni, marmonna Oscar.

Cárcel se retint de réfuter les théories extravagantes du prince. Il reprit contenance, comme le lui avait appris sa mère, avant de répondre avec politesse :

— Je n'ai que six ans, Votre Altesse.

Trop jeune pour manigancer quoi que ce soit. Toutefois, Cárcel était fier de la maturité dont il faisait preuve. Quoi qu'en disent sa fiancée et le père de celle-ci, il était intelligent pour son âge.

Oscar plissa les yeux, comme s'il lisait dans ses pensées.

— Justement... Je te trouve bien rusé, pour un gamin de six ans.

— J'en aurai bientôt sept, ajouta Cárcel.

— Tu ignorais qu'elle était à moi ?

— Votre Altesse, Inés n'est pas à vous...

— Comment oses-tu me piquer ce qui m'appartient ? l'interrompt Oscar.

Trois mois avaient passé depuis les fiançailles de Cárcel et d'Inés. La colère du prince n'éclatait que maintenant.

— Heureusement pour toi, je sais me montrer magnanime, reprit-il. Tu es pardonné, alors éclaire-moi : comment es-tu parvenu à la convaincre ?

Cárcel garda le silence.

— Je parie que c'est ton physique. J'ai raison ?

Le visage de Cárcel reflétait son exaspération. Ce n'était pas courant, chez un enfant. Pour autant, rien n'altérerait sa beauté.

— Je n'y suis pour rien...

— Tu n'as cessé de lui tourner autour pour essayer de la séduire. Toi et tes manœuvres surnoises ! cracha le prince.

Lui aussi avait hérité du physique avantageux de son père. Cependant, il savait pertinemment qu'il faisait pâle figure, comparé au charme aérien de Cárcel.

— Sa Majesté a arrangé cette union...

— Cette fille était destinée à lui succéder, pas à gérer le manoir Escalante.

En effet, la souveraine avait fait en sorte que les trois enfants deviennent compagnons de jeu dans l'espoir que les familles Escalante et Valeztana s'allient. Inés avait annoncé qu'elle préférerait mourir que de se marier à Oscar. Après quoi elle avait pointé Cárcel du doigt en déclarant qu'elle aimerait autant l'épouser lui. L'impératrice Cayetana n'avait pas tardé à officialiser leurs fiançailles malgré le mépris évident que la fillette témoignait à l'égard des deux garçons.

« Femme heureuse, mariage heureux », avait-elle prétendu. Son air satisfait n'aurait pas échappé à Cárcel s'il avait été plus vieux. Il aurait

remarqué l'absence de réprimandes à l'encontre d'Inés, en dépit de l'outrage dont elle se rendait coupable en se refusant au prince. Il se serait aussi aperçu des intentions cachées de l'impératrice, derrière sa bienveillance de façade.

Si elle désirait s'emparer du pouvoir des Valeztana, sa tante n'avait jamais vraiment voulu d'Inés comme belle-fille, trop lugubre à son goût. Elle avait donc été ravie que la fillette jette son dévolu sur son neveu plutôt que sur son fils. Cela lui permettait de solidifier son alliance avec les Valeztana tout en les gardant à distance.

Hélas, à l'époque, Cárcel était trop jeune pour comprendre que sa tante se servait de lui. Peut-être son ignorance lui avait-elle épargné un trop grand sentiment d'injustice.

— Monseigneur, c'est Inés qui a fait son choix.

— Elle a gâché sa vie par ta faute. Son erreur de jugement lui aura coûté la chance de se tenir aux côtés du futur souverain de cet Empire...

Cárcel n'en croyait pas ses oreilles. *C'est elle qui a ruiné la mienne*, pesta-t-il en son for intérieur.

Oscar poussa un soupir en portant la main à son front.

— Dire que ce vilain corbeau m'a préféré cet idiot...

— J'ignorais que vous aviez de tels sentiments pour elle, s'étonna Cárcel en l'entendant traiter Inés d'oiseau de mauvais augure.

— Tu pensais qu'elle me plaisait ? ricana Oscar.

— Il m'a semblé que... vous souhaitiez la garder pour vous.

N'était-ce pas pour cette raison qu'il martyrisait Cárcel depuis de longues minutes ?

Le prince éclata de rire avant de poser un regard hautain sur son cousin, comme s'il traitait avec un bambin encore naïf.

— Cárcel, il y a une différence entre aimer et convoiter, déclara-t-il avec un hochement de tête, la voix empreinte de condescendance. Je voulais épouser Inés Valeztana, certainement pas m'éprendre de la fillette.

Il n'aurait ni l'un ni l'autre. L'intéressée refusait d'avoir affaire à lui. Mais Cárcel ravala son commentaire.

— De toutes les demoiselles à marier, sa lignée est la plus prestigieuse, expliqua Oscar.

Cárcel n'ignorait pas qu'Inés était la seule fille de leur âge parmi les cinq duchés que comptaient les *Grandes de Ortega*. Ainsi, le dernier mot lui revenait. L'influence de ces familles était telle que même la Couronne ne pouvait pas leur imposer une union.

De fait, pour la première fois de sa vie, le prince héritier se voyait refuser quelque chose qu'il désirait. Quant à Cárcel, il figurait parmi les dommages collatéraux de ce stratagème politique : on l'avait privé de sa liberté.

— Tu aurais pu épouser ma demi-sœur, ajouta Oscar.

— Sans façon...

— Tu lui préfères ce vilain corbeau ?

La simple idée de s'unir à sa cousine écœurait Cárcel, même s'il ne partageait pas son sang. Il acquiesça, ce qui arracha un reniflement amusé à Oscar.

— Tu sembles plus attaché que je ne l'imaginais.

— Autant m'y faire si je dois passer le restant de mes jours avec elle.

Cárcel commençait à se résigner à son sort.

Oscar se fendit d'un sourire carnassier.

— Ça me donne d'autant plus envie de l'avoir, fit-il en se levant. Ta beauté finira par s'estomper avec l'âge... Debout ! Allons lui rendre visite.

Cárcel le regarda sans comprendre.

— Vous n'êtes pas encore mariés, tous les deux. Beaucoup de choses peuvent se produire d'ici à votre majorité.

L'on aurait pu croire, à son ton prétentieux, qu'Oscar, lui, était déjà adulte.